

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

Parlons du terminable en analyse.

Françoise WILDER

Dire qu'il y a un commencement de la fin (1) revient à envisager que quelque chose viendrait représenter, indiquer une fin là où elle ne s'est pas encore produite, ou viendrait, par rencontre, contribuer à son effectuation. L'idée de l'au-delà serait l'idée même de l'interminable.

Je vous propose, suivant l'argument de J. Nassif, de débattre de ce à quoi une analyse freudienne peut mettre fin (je dis "peut" et pas "doit", laissant la question du cas où elle ne le pourrait pas : manquerait-elle, pour autant, d'être une analyse freudienne ?)

Nous suivrons deux pistes : celle de la culpabilité et celle de la croyance, car elles marchent du Même pas (2).

- Il se peut qu'une analyse, laisse ouverte comme question celle qui, dès que posée, trouve le style d'une réponse en termes de culpabilité (3) ou de persécution. Ceci concerne la terminabilité de la pratique de la cure.

- Il se peut que l'analyse mette un bémol, sinon un point d'orgue, à la croyance à la toute puissance. Cela visant le terminable dans la théorie analytique.

Ces deux possibles, on le verra, sont liés.

Le cas Dieu - (Satan) - Job

Son cadre est clair : Job est un juste oriental. Il a 7 fils, 3 filles, 7000 brebis, des chameaux, etc. Tout est perdu : biens, enfants, santé, au décours d'une épreuve dont l'instigateur est Satan. Après un certain nombre d'avatars, tout lui est rendu en double (à l'exception des enfants, Dieu sait pourquoi!).

En attendant (?), Job se plaint :

"L'homme n'est-il pas en corvée sur la terre ," Jb 7.1 (4)

Il maudit le jour de sa naissance, tel Oedipe-Roi, et s'en prend à Dieu :

"Quand cesseras-tu de m'épier, sans me laisser avaler ma salive ?

Si j'ai péché, que te ferais-je, à toi, espion de l'homme ?

Pourquoi m'as-tu pris pour cible et en quoi te suis-je à charge ?"

Bien qu'il ne se sente coupable d'aucune faute - excepté de jeunesse (Job 13, 23-28) - Job se sait regardé comme pécheur. Ses copains, invoquant le principe de juste rétribution, l'encouragent à se reconnaître tel : ça ira mieux après. Mais l'impatient patient en dispute au principe : selon son expérience, "les justes sont frappés et les méchants réussissent". Enfin "voici mon dernier mot. Que le Puissant réponde!".

Et Dieu, au sein des forces cosmiques déchaînées, se manifeste : "Quel est celui qui obscurcit mon plan par des paroles dépourvues de science ?" (Job 38-2).

Bon dialecticien lorsqu'il s'appelait Yahvé, Dieu se lance dans un interrogatoire qui nous vaut un autre splendide récit de la création du monde et du dur travail de sa maintenance. Ce discours amène un changement dans celui de Job : "oui, j'ai parlé sans comprendre de ce qui me dépasse". Il est guéri. Devant la toute-puissance, il n'y a pas de comptabilité qui tienne, donc plus de compte à exiger ce n'est plus l'affaire de Job. En même temps, la différence absolue entre Yahvé et Job se trouve produite et établie. Plus personne pour faire figure de persécuteur.

La culpabilité, le péché, le meurtre du père

Aux XVIème et XVIIème siècles, la culpabilité bat son plein en Occident, épice d'un phénomène de longue durée. Des témoignages demeurent, très frappants. Me direz-vous de quoi s'accusent les grands saints ? Je ne parlerai pas des mystiques mais plutôt des directeurs. La Querelle dite du Pur Amour constitue, au XVIIème siècle, le terrain où s'affrontent Bossuet et Fénelon. Elle sonne comme la fin de l'ère mystique. C'est elle, du reste, qui donne lieu à condamnation et exclusion des mystiques, Madame Guyon par exemple. A quoi Bossuet dit-il non ? A la pratique d'un amour désintéressé dont le corollaire serait un désintéret pour le salut lui-même. Fénelon sépare l'amour de Dieu du désir de béatitude. Il croit que si nous nous anéantissons devant Dieu nos fautes ne comptent plus : "C'est ne plus les avoir". Doctrine dangereuse à plus d'un titre si on pense qu'elle conduit à ne point privilégier les œuvres ni la pénitence : "n'y pensons plus, laissons à Dieu le soin de notre Sainteté".

Ces positions qui font querelle procèdent néanmoins de la même source doctrinale. Il y a en effet un équilibre mouvant entre l'individualisation de la conscience pécheresse dans sa relation à Dieu et l'infériorité ontologique de l'ici-bas, nécessairement impersonnelle. Mais, culturellement, tout ce qui va dans le sens de l'individualisation de la foi va simultanément dans le sens d'une individualisation de la pénitence. L'apparition du sujet moderne, c'est, du point de vue religieux, son inculpation.

Le sujet même qui intéresse Freud lorsqu'il écrit Totem et Tabou en en tenant compte. Il n'est pas question pour Freud d'expliquer le sentiment de culpabilité en mettant en jeu un élément de transcendance propre à l'humain, un mystère de la volonté ou du libre arbitre. L'invention du "meurtre du père totémique" est déduite, nécessairement, de la culpabilité généralisée des fils, au nom du principe d'origine selon lequel "au commencement est l'acte". Bien qu'il s'agisse d'un acte inobservable, impossible à faire entrer dans un quelconque recueil de données, il n'y a chez Freud aucune édulcoration de l'affaire de la faute

"Il n'est pas vrai que les obsédés qui, de nos jours, subissent la pression d'une sur-morale ne se défendent que contre la seule réalité psychologique des tentations et ne considèrent comme des crimes méritant un châtement que des pulsions uniquement ressenties. Il y a, dans leurs tentations et pulsions, une bonne part de réalité historique; dans leur enfance, ces hommes ne connaissaient que des mauvaises pulsions et, dans la mesure où le leur permettaient leurs ressources infantiles, ils ont plus d'une fois traduit ces pulsions en actes. Chacun de ces hommes, se piquant aujourd'hui d'une moralité supérieure, a connu dans son enfance une période de méchanceté, une phase de perversité, préparatoire et annonciatrice de la phase sur-morale ultérieure" (5).

Autrement dit, l'obsessionnel irréprochable fut nécessairement un petit salaud dans son enfance!

Les directeurs de conscience ont repéré depuis longtemps la pathologie des scrupuleux : ceux qui s'efforcent de tout dire de leurs fautes et de réitérer un aveu aussi interminable qu'inopérant. De Bossuet, par exemple : "Je vous interdis, fussiez-vous à l'article de la mort, de recommencer une confession générale. Vos péchés vous ont été remis, cela suffit". Encore "C'est une erreur trop grande à la créature de s'imaginer pouvoir se calmer à force de se tourmenter de ses péchés... C'est une erreur de croire... que les maux que Dieu envoie doivent être pris pour les coups d'une main irritée" (6).

Voilà quelqu'un qui tente de retenir l'âme attirée sur une pente ou l'autre : culpabilité ? persécution ? Bossuet est expérimenté et sait bien que ces deux réponses reviennent à une seule l'affirmation, même tourmentée, d'une position centrale. Devant une telle institution subjective le directeur fait valoir que le premier et le dernier mot sont à Dieu.

Cela éclate dans la doctrine du péché. C'est, depuis Augustin, l'universalité du salut qui fonde l'universalité de la faute, et non l'inverse. La doctrine augustinienne tient le péché pour un manque de charité. Du côté de la créature, il en manquera toujours, c'est certain. Aussi, ceux qui ne sont pas encombrés par la matérialité de la faute ont-ils une vue claire du péché comme manque à aimer. Face à la culpabilité - qui n'est pas seulement un état d'âme mais cela, lesté d'un acte de réparation - la réparation ne se mesure plus, elle surabonde : grande invention chrétienne I (7)

L'opération de la psychanalyse n'est pas l'opération de la grâce. Reprenons l'exemple de l'Homme aux Rats, chez qui l'obsession du supplice supplée à un certain nombre de manquements du père à l'égard de sa parole et de son désir. Or cette suppléance par le symptôme d'une faute paternelle trouve sa métaphore dans ce que Freud appelle lui-même un

point nodal, façon de dire le signifiant. Il s'agit du mot **Ratten**. Sa torsion désigne aussi bien la faute que la réparation.

Ratten : les rats du supplice

Raten : les acomptes (dette, obsession du patient et dette paternelle au jeu)

Heiraten : épouser (renvoie tant au mariage intéressé du père qu'à celui, projeté, de l'Homme aux Rats)

Rita : sœur cadette, mais aussi amour de ses 20 ans, morte avant qu'il consulte Freud

Raten : deviner; l'Homme aux Rats craignait que ses parents ne devinassent ses pensées.

Enfin, s'il y a "un premier à parler dans la cure" (9), peut-on supputer qu'il y aurait, au terme du procès, un dernier à parler, ou bien même un dernier mot ?

Interlocution analytique et athéisme

Freud, localisant la faute originare au moyen de sa réparation, opère comme les Pères de l'Église l'ont fait en déduisant l'universalité du péché originel de l'universalité de la rédemption, et non l'inverse. Mais le discours chrétien délocalise la question de la faute par la mise en jeu de la cause première, et donc du Dieu tout-puissant (10), c'est-à-dire "cause de lui-même".

Comment pratique le Tout-Puissant, et par quel bout la psychanalyse l'attrape-t-elle ? Lacan en parle longuement dans les séminaires de juin et juillet 1963 sur l'**Angoisse**. Dieu est nécessairement partout justement parce qu'il est cause de lui-même, et qu'il ne se peut concevoir un seul lieu, élément, etc, qui lui soit étranger. Vous remarquez que je ne parle pas là du Dieu dont on approcherait par une autre définition celle, par exemple, selon laquelle il serait Amour; ni du Dieu de l'expérience mystique. L'attribut d'omnipotence qui nous intéresse ici l'indique comme radicalement séparé de nous. Songeons que nous ne devons de le connaître qu'au souci qu'il a eu de se révéler à nous. Spar, rien ne lui manque pour autant, en vertu du principe de cause première déjà évoqué. Ainsi le rapport de Dieu à l'objet de son désir est-il différent du notre, soumis lui au a comme objet cause du désir. Voici, au sein de la théorie analytique, de quoi apprécier que Dieu et nous ne nous chauffons pas des mêmes bois et que certains névrosés s'intéressent à chaparder dans les plate-bandes du Tout-Puissant.

"La toute-puissance est déjà le glissement, l'évasion par rapport à ce point où toute puissance défaille. On ne demande pas à la puissance d'être partout. On lui demande d'être là où elle est présente justement parce que là où elle est attendue elle défaille, que nous commençons à fomenter la toute-puissance. Autrement dit, le phallus est présent, il est présent partout où il n'est pas en situation". (Lacan, 5 juin 1963)

Continuant, au séminaire suivant, Lacan évoque la clinique de l'obsession : "La nécessité où le sujet est d'achever sa position comme désir" et "qu'il va l'achever dans la catégorie de la puissance". Là où elle vire à l'idéal de toute-puissance.

Là vient à être posée la question de l'athéisme. Savoir "si le sujet à la fin de son analyse peut considérer son analyse comme terminée s'il croit toujours en Dieu" (11). Qu'est-ce que

Dieu, à ce point "cet œil universel posé sur nos actions" (12). Quant à l'athéisme, il est conçu "comme négation de cette dimension d'une présence au fond du monde de la toute-puissance" (13). L'athée figurant alors "celui qui aurait réussi à éliminer le fantasme du tout-puissant" (14).

Il s'ensuit, si nous prenons ces dires aux sérieux, qu'une analyse freudienne, à son terme, se reconnaîtrait à l'efficace de cette "ascèse" - mot employé par Lacan dans le même séminaire - d'élimination, dans le cadre de l'interlocution analytique. Les indifférents modernes à la religion étant la plupart du temps de la graine de croyant qui s'ignore.

Écrire, comme le fait Freud, qu'au "commencement est l'acte" implique-t-il qu'un acte marque le terme ? Ceci posant la question de l'ouverture et de la clôture d'une chaîne. Je propose de considérer que ce qui institue la cure dans son artifice, sa "phiction" (15) figure ce qui la destitue son terme. Par exemple : il y avait une analyse, il n'y en a plus. Du reste, l'intérêt de la passe est bien d'être hors la cure et pas sans l'analyse.

En guise de conclusion

La croyance à la toute-puissance comme la comptabilité coupable ou perscutive évitent la reconnaissance de la non-personne opérateur des formations de l'inconscient. "Il ou Elle, c'est la troisième personne, c'est l'Autre, tel que je le définis, c'est l'inconscient" (16). C'est-à-dire la où la persécution serait supportée sans que s'affirme quelque figure de persécuteur que ce soit; la où la culpabilité ne s'imputerait plus sur fond de l'illusion insistante, et revendique, d'être pour quelque chose dans toute affaire. Où l'on rejoint pour finir Job quand cesse entre Yahvé et lui l'imputation "a tu et a moi" (17).

NOTES

(01) S. Ferenczi "Le problème et la fin de l'analyse" (1927) in **Ornicar** n° 12-13.

(02) argumenté par Marcel Gauchet : **Le désenchantement du Monde**, 1985, Gallimard, p. 241.

(03) une partie du matériel de référence m'est fourni par des travaux que je mine sur la pratique de la Direction de Conscience.

(04) **Bible**. Livre de Job. Traduction Osty (Seuil, 1973).

(05) S. Freud : **Totem et Tabou**, Payot, 1980, p. 184.

(06) Bossuet : **Lettres spirituelles**, Paris, Charles Douniol, 18 et **Correspondances IV**, Urbain et Lesvesque, Hachette.

(07) **Dictionnaire de Spiritualité**, tome II, p. 2645.

(08) Erik Porge, **Littoral**, 19/20, p. 21.

(09) André Rondepierre argument pour les journées.

(10) La Toute-Puissance est l'un des attributs moraux de Dieu. Parmi les attributs métaphysiques du Même, nous citerons l'immutabilité : celui qui est "causa sui" ne peut changer parce qu'il a sa raison d'être en lui-même.

(11) Lacan, "**L'angoisse**", inédit, 19.6.63.

(12) idem,

(13) idem, Guy le Gaufey dans des propos tenus sous le titre **Puissance de l'inhibition** s'est intéressé cette définition.

(14) idem,

(15) comme l'avance ces journées Claude Dumézil dans "Trois registres du terminable en analyse".

(16) Lacan, séminaire du 15/2/77, dans l'inédit "L'insu que sait de l'une bévue..."

(17) comme contrepartie amusante, remarquons le passage du Puissant sommé par Job de répondre au Tout-Puissant devant qui s'incline le même Job - par la grâce de cet inventif Satan.

